



LIVRES

CATHERINE MAVRIKAKIS

QUESTIONS DE VIE ET DE MORT

Est-ce parce qu'elle est née à Chicago? Depuis quelques années, l'auteure montréalaise Catherine Mavrikakis fait, ici, du roman sauce américaine. Depuis l'oratorio *Omaha Beach*, suivi de l'explosion noire de l'empoisonné roman *Le ciel de Bay City* (tous chez Hélio troppe), Mavrikakis se pose dans l'héritage des grands romanciers des États-Unis. *Les derniers jours de Smokey Nelson* est dans cette veine: un constat de désastre sur une Amérique exsangue de sens, sur ce pays qui endosse encore le châtement capital. Entretien avec l'auteure sur des questions de vie, de mort et de littérature.

CATHERINE LALONDE

Le peuple, en démocratie, doit-il avoir toujours raison? «*Au Canada, si on tâte l'opinion générale, on apprend que les gens sont pour la peine de mort*», commente Catherine Mavrikakis, rencontrée il y a quelques jours au-dessus d'une tasse de tisane, qu'elle commande sans se soucier de la sorte et parce qu'il faut bien commander quelque chose dans ce café-bar boulevard Saint-Laurent, en face des bureaux de son éditeur. «*Il faut dans ce cas que la loi ne soit pas une émanation populaire. L'envie de tuer ne m'est pas étrangère, je sais ce que c'est, mais la loi doit être plus grande que mon désir intime. Je comprends, je connais la vengeance: la loi ne peut être vengeance.*»

Son dernier roman, *Les derniers jours de Smokey Nelson*, est un roman polyphonique, axé essentiellement sur trois voix, très différentes, toutes infléchies par le meurtre qu'a commis Smokey Nelson. Dix-neuf ans plus tard, ces trois destins sont à nouveau fléchis par l'exécution du meurtrier.

Côté faits, Mavrikakis y écrit que les injections létales sont faites par «*des techniciens inexpérimentés qui parfois ne distinguent pas bien un muscle d'une veine. En effet, l'éthique médicale interdit à ceux qui ont fait le serment d'Hippocrate toute participation à un quelconque arrêt de la vie, à un assassinat. Mais un docteur serait là [...]. Il remplirait la déclaration de décès et cocherait la case homicide pour indiquer la cause de la mort. L'exécution capitale pour un médecin ou un esprit rationnel reste un meurtre.*»

L'auteure poursuit l'idée de vive voix: «*La peine de mort est aussi un meurtre, d'un autre type, qui fait également ses victimes.* Je ne suis pas croyante, mais je trouve que c'est un système de croyants: c'est se prendre pour Dieu et les humains ne devraient se prendre que pour des humains.»

Ses propos fusent, toujours intelligents, souvent graves et portés d'un ton léger. Sa pensée se construit au fil des réponses derrière des gestes très nerveux, quasi électriques. Pourquoi Catherine Mavrikakis a-t-elle transposé ses livres aux États-Unis? «*Autour de 2003 [après *Ça va aller* (Leméac)], j'ai senti que ma façon de parler du Québec était pour le moment inécoutable, jusqu'à avoir l'impression de me taper la tête sur les murs. Était-ce moi? Le Québec? J'ai passé par des subterfuges et me suis tournée vers l'épreuve de l'étranger. J'ai voulu essayer la narration, aussi, sur le modèle des grands romanciers américains:*

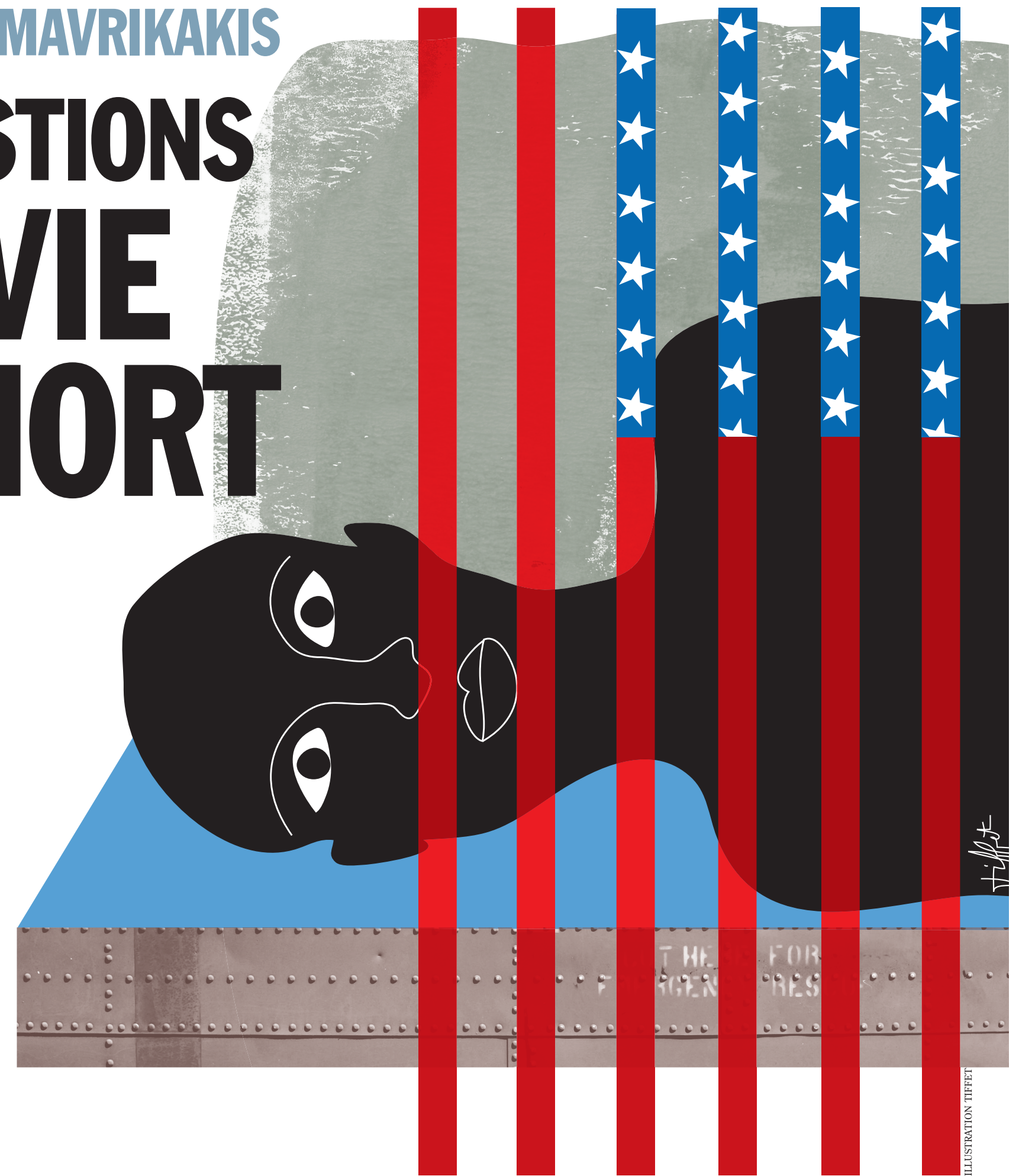


ILLUSTRATION TIFFET

Selon le **Death Penalty Information Center**, **34** États appliquent la peine capitale aux États-Unis. Depuis 2009,

le nombre de ces condamnations chute dramatiquement, mais on compte encore aujourd'hui **3251** prisonniers

dans les couloirs de la mort américains, dont **721** en Californie seulement. Le Texas, avec **473** exécutions depuis

la réinstauration en 1976 de la peine de mort, demeure l'État le plus vengeur. À ce jour, **32** exécutions ont eu lieu

en 2011 aux États-Unis d'Amérique.

Faulkner, McCullers, McCarthy — car La route (L'Olivier) est pour moi un exemple du grand roman américain actuel, ce roman post-apocalyptique qui n'a rien à voir avec le 11 septembre 2001, précise celle qui enseigne aussi la littérature à l'Université de Montréal. «Honnêtement, je n'ai pas l'impression de ne pas parler du Québec. Sommes-nous si différents? On n'a pas la peine de mort, ni l'intégrisme religieux. On n'a pas une langue hégémonique, et le rapport inadéquat qu'on garde à cette langue nous sauve. Mais je vois plein d'échos.» Ses personnages, dans *Les derniers jours de Smokey Nelson*, passent de la Géorgie à Hawaï. «*Le rapport à l'espace semble très statique, comme un huis clos, de ce lieu tragique qu'est la prison inventée de Charlestown, d'où part cette tache de sang qui va finalement couler sur toute la carte des États-Unis.*»

Je me souviens

«*Même s'il ne craignait absolument pas les morts ou Dieu, écrit Mavrikakis, Smokey commençait à*

comprendre combien ceux qui ont disparu ne laissent pas d'une façon ou d'une autre certains vivants en paix.» La valse des Hervé suicidés de son premier *Deuils cannibales et mélancoliques* (Hélio troppe), les fantômes familiaux dans *Le ciel de Bay City*, semblent indiquer que l'auteure porte ses morts. «*C'est mon obsession d'auteur: faire entendre la voix de ceux qui ne sont plus, qu'ils traversent mes personnages pour garder une conscience de l'histoire — la petite histoire aussi, celles des petites vies. Quand j'habite une maison, par exemple, j'ai besoin de savoir, le plus loin possible, qui est resté là avant moi.*» Aucune trace d'ésotérisme, de spi-

ritisme ou autres -isme, pourtant, dans sa façon de le dire. «*Ce n'est pas du mysticisme. Je ne dis pas que les morts existent. C'est mon idée du passé, dans le domaine de l'inconscient. J'ai l'impression que la vie est anachronique, que ce qu'on vit au présent aura des répercussions sur l'avenir, que notre rencontre d'aujourd'hui, par exemple, donnera une densité à des moments qui ne seront pas entre toi et moi.*»

Qu'on est toujours un peu gros de notre passé et qu'on en accouche tout le temps, de différentes façons. C'est terrible. J'aimerais beaucoup me débarrasser du passé, mais je me sens moins dense si j'oublie. J'ai envie d'être légère, mais quand je le suis, je me sens complètement idiote.» Une lourdeur qui, pour Catherine Mavrikakis, s'effeuille avec le temps. «*Maintenant, je comprends la loi de la nature: c'est bien de perdre la mémoire, sinon on serait vraiment trop encombré! Avec le temps, ça pourrait s'accumuler, jusqu'à boucher l'avenir. Je sens beaucoup l'âge. Et c'est important de le sentir.*»

L'auto-exécution

Porter des fantômes, écrire des personnages, même combat? «*Pendant l'écriture de Smokey Nelson, j'ai trouvé difficile de travailler la polyphonie; fabriquer une histoire où le rapport au je n'est plus le même; écrire la voix de Dieu; mais surtout traverser l'absence de sens. Ça a été dur de ne porter*

VOIR PAGE F 2: MORT

LIVRES



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Catherine Mavrikakis: «Pour moi, le suicide est une liberté —, je ne le dirais pas dans les écoles secondaires, bien sûr, mais si, un jour, la vie est insoutenable, je crois qu'on a ce droit...»

MORT

SUIITE DE LA PAGE F 1

que des personnages qui ne voyaient pas de sens. C'est un roman sur l'absurde, qui n'est pas mon monde. Quelqu'un comme moi qui croit un petit peu aux fantômes se dit que tout a un sens, dans le fond.»

La peine capitale, les ombres, l'absurde... Autour de Mavrikakis, la mort semble rôder. «La vie est une danse avec la mort, cette mort qui demeure une question des seuls vivants. L'idée du suicide a toujours été présente chez moi — là-dessus, je suis quelqu'un du nord, de ces sociétés qui acceptent l'euthanasie. Je crois qu'on a le droit de mourir, que c'est une liberté face à cette condamnation qui fait qu'on ne sait jamais à quel moment on mourra. Pour moi, le suicide est une liberté —, je ne le dirais pas dans les écoles secondaires, bien

sûr, mais si, un jour, la vie est insoutenable, je crois qu'on a ce droit, qu'il y a parfois une réussite, une réalisation dans le suicide. Je sens énormément la finitude, dans tout. J'ai l'impression d'être dans un compte à rebours, pas désagréable, avec des choses que je ne referais pas. Je pensais, c'est vrai, que la vie était infinie... Welcome to the vrai monde!», conclut-elle d'un franc éclat de rire.

Le Devoir

LES DERNIERS JOURS DE SMOKEY NELSON

Catherine Mavrikakis
Héliotrope
Montréal, 2011, 303 pages

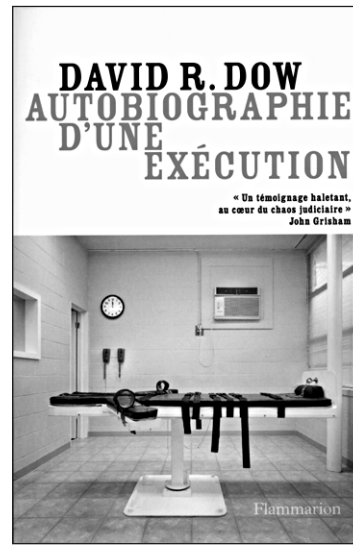
Autopsie des exécutions

CATHERINE LALONDE

Catherine Mavrikakis dédicace son dernier roman «A David R. Dow qui, au Texas, tente de sauver les condamnés à mort». Une seule ligne qui piste sur le travail de cet avocat spécialisé en droit des condamnés à mort et auteur d'un livre intitulé *Autobiographie d'une exécution*.

A peu près oubliée par la critique lors de sa parution en français l'an passé, cette autopsie du meurtre judiciaire est pourtant un livre nécessaire. La langue ni l'écriture n'impressionnent ici, mais le récit se dévore comme un polar. Le regard sur les failles du système judiciaire américain, sur cette finale extrémité qu'est le châtiment capital, est d'une lucidité et d'une crudité crève-cœur. Le récit est basé sur les dossiers, romancés, de l'avocat: de demandes de grâce en gestes de dernier recours, on y suit l'alter ego de Dow, les frictions de son travail sur sa vie intime, la fatigue d'exercer un métier où «tous vos clients finissent exécutés».

«Notre système de peine capitale survit parce qu'il est fondé sur la dérobade, écrit Dow. Il permet à chacun d'éviter de se sentir responsable. Un juré a onze homologues, la décision n'est donc pas sienne. Un juge qui fixe une peine en fonction du



verdict rendu par un jury met en œuvre la volonté de quelqu'un d'autre, la décision n'est donc pas la sienne. Un juge de la cour d'appel a deux ou huit confrères, et prétend qu'il est contraint par la décision de celui qui a démontré les faits, et que la responsabilité incombe à quelqu'un d'autre.»

Il a fallu une poursuite téléphonique conduite depuis Montréal pour finalement attraper David R. Dow. L'avocat est convaincu qu'il assistera de son vivant à l'abolition de la peine de mort. «Le public est préoccupé, maintenant, par la peine capitale. Les gens sont conscients des nombreuses erreurs qui traversent le système — et je ne pense

pas ici aux innocents exécutés, même s'ils font partie de la donne. Même les partisans de la peine capitale croient que l'exécution devrait être réservée aux crimes particulièrement horribles. Trop de cas ont échappé à ces facteurs de sélection.» Qui se compare se console: «Des centaines de personnes sont exécutées chaque année en Chine, en Iran, en Irak, au Soudan, et le gouvernement fait payer à la famille le prix de la balle qu'on leur tire dans la tête», écrit le plumeur avocat.

Comme bien d'autres, David R. Dow était d'abord favorable la peine de mort. Enfin, pas contre, du moins. «Je travaille depuis 20 ans avec des condamnés à mort, je ne suis pas du tout naïf à leur sujet. Mais un système juste ne peut absolument pas inclure la peine de mort. Déjà, un système judiciaire juste n'est pas possible, parce que demeurent des problèmes de nature humaine que nous ne savons pas régler, comme le racisme, qui tache et influe sur tout.»

Le Devoir

AUTOPSIE D'UNE EXÉCUTION

David R. Dow
Traduction
par Christophe Magny
Flammarion
Montréal, 2010, 274 pages



©MATHIEU RIVARD

Ryad Assani-Razaki, Prix Robert-Cliche 2011

ROMAN QUÉBÉCOIS

Un romancier témoin de son temps

SUZANNE GIGUÈRE

L'écrivain québécois Ryad Assani-Razaki avait impressionné en 2009 avec son recueil de nouvelles, *Deux cercles* (VLB éditeur), lauréat d'un prix Trillium. L'auteur y abordait le thème de la différence dans un monde qui ressemble de plus en plus à un village global. La plénitude de l'écriture et la voix pressante du jeune écrivain touchaient droit au cœur. Il a tenu ses promesses. A 29 ans, il vient de remporter le Prix Robert-Cliche 2011 du premier roman pour *La main d'Iman*.

Dans ce roman sur l'émigration, plusieurs voix se succèdent. Elles sont africaines. Leur pays n'est pas nommé. Mais l'Afrique noire se profile et devient ici le personnage principal.

Un vent salé souffle de la mer et s'engouffre dans les ruelles de la ville, un soleil rouge et orange se reflète sur les toiles ondulées des toits des maisons, des odeurs de friture de beignets d'arachide et d'igname montent d'un des quartiers les plus sordides de la ville. Iman, né de l'union d'une Noire et d'un Blanc, occupe le centre du récit. Il est déterminé à partir.

Dans ce roman polyphonique, différentes voix vont nous faire découvrir une facette du jeune homme. D'abord celle de Toumani, son meilleur ami, vendu par ses parents alors qu'il était enfant et violenté par sa famille d'accueil; puis celles de Hadja, sa grand-mère «soumise à Allah» et de Zainab, sa mère, incapable de soutenir le regard de son fils «indomptable comme son père», celles de son frère Désiré et d'Alissa, vendue elle aussi, domestique docile et rebelle.

Très vite, on voyage en littérature, grâce au soin tout particulier apporté à l'écriture et au souffle qui irrigue les histoires de chacun. L'auteur peint avec tendresse des personnages à la sensibilité écorchée. Leurs mots portent l'empreinte de la désillusion.

«Pour certains d'entre nous, penser à demain est penser à long terme, et le long terme, c'est un luxe.»

Confrontés à un problème aigu d'identité, désespérés, en proie à des réalités insolubles, génératrice de crises, c'est tout le drame de l'Afrique qui se dessine à travers eux. Le parcours emprunté par chacun donne une évidente valeur symbolique au roman.

L'Afrique ne sait plus qui elle est, ni ce qu'elle veut être et n'arrive pas à se prendre en main.

Comme tous les écrivains préoccupés d'être des témoins de leur temps, Ryad Assani-Razaki expose — avec un sens du tragique rare conférant au mal une profondeur et une acuité nouvelles — les raisons qui poussent les Africains (mais aussi tous les plus démunis de la planète) à fuir leur pays vers un Eldorado incertain. Il partage sans doute la conviction de l'écrivain ivoirien Jean-Marie Adiaffi, cité dans son roman, sur le rôle de l'intellectuel: soit se fondre au sein de son peuple au risque de s'y perdre, ou de se sauver avec lui, en le faisant évoluer de l'intérieur. «Iya oni l'ayo ola oh» (la peine d'aujourd'hui est la joie de demain), chante Alissa. Petite note d'espoir dans un océan de misère.

La main d'Iman confirme la valeur de l'œuvre de cet écrivain. Une œuvre forte dotée d'une sensibilité hors du commun, qui prend en compte à la fois l'engagement — le trafic d'enfants, les pesanteurs du passé colonial, la condition des femmes, l'émigration, traversent le roman en «flash» —, et les exigences esthétiques que suppose la création littéraire.

Collaboratrice du Devoir

LA MAIN D'IMAN

Ryad Assani-Razaki
L'Hexagone, collection «Fictions»
Montréal, 2011, 328 pages

RECTIFICATIF

Des erreurs se sont glissées dans la brève *Un prix de poésie pour Jean-François Caron*, parue dans notre cahier de livres daté

du 3 septembre. On aurait dû lire que le recueil de poésie de Caron, *Vers — hurlements et barreaux de lit*, publié aux Éditions

Trois-Pistoles, a mérité le prix littéraire de poésie du Salon du livre du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Nos excuses. — Le Devoir



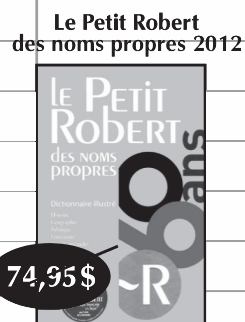
le Parchemin

DEPUIS 1966
QUARTIER LATIN

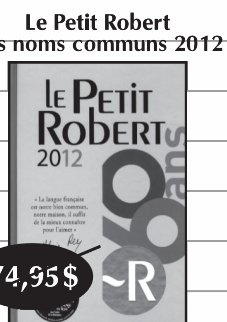
Librairie agréée

Toujours de meilleurs prix!

Rentrée scolaire LE ROBERT

Le Petit Robert
des noms propres 2012

74,95\$

Notre prix: 45⁹⁹Le Petit Robert
des noms communs 2012

74,95\$

Notre prix: 45⁹⁹

Le Robert Dixel 2012

54,95\$

Notre prix: 35⁹⁹

Le Robert & Collins (papier)



Le Robert & Collins

49,95\$

Notre prix: 35⁹⁹Le Robert Micro
de poche

17,95\$

Notre prix: 13⁹⁹Le Robert
combinaisons de mots

37,95\$

Notre prix: 33⁹⁹Le Petit Robert 2011
électroniqueLe Petit Robert
2011
électronique

84,95\$

Notre prix: 64⁹⁹Dictionnaire fr. — angl. /
angl. — fr. (électronique)Le grand
Robert & Collins

119,95\$

Notre prix: 91⁹⁹le Parchemin
Tout pour la rentrée

Les prix annoncés sont valides jusqu'au 30 septembre 2011



Mezzanine métro Berri-UQÀM

505, rue Sainte-Catherine Est, Montréal
(514) 845-5243 librairie@parchemin.ca WWW.PARCHEMIN.CA

LITTÉRATURE

Dans les décombres du 11 septembre



DANIELLE LAURIN

Elle fait des recherches sur l'imaginaire du 11 septembre. Des recherches postdoctorales, qui concrètement s'attachent au traitement de cette catastrophe dans la fiction: comment les auteurs négocient-ils avec l'événement historique pour lui redonner forme?

Mais Annie Dulong ne se contente pas d'aborder la chose en universitaire. Elle y plonge elle-même comme romancière. Et le résultat est étonnant. Pour ne pas dire épating.

Ce n'est pas sa première incursion du côté de la fiction: Annie Dulong, par ailleurs photographe, a publié un recueil de nouvelles, *Autour d'eux*, il y a trois ans. Mais cette fois, il s'agit bel et bien d'un roman.

Onze: c'est le titre. *Onze*, pour 11 septembre, oui. Mais aussi, parce qu'on suit 11 personnes. Onze personnes enfermées dans les tours en flammes. Qui va mourir, comment? Qui va survivre?

Pendant qu'on les voit se débattre, se jeter par les fenêtres, suffoquer sur place, s'élaner dans les escaliers encombrés, sauver des vies ou abandonner la partie, on a accès aux pensées de chacun, on ressent ce qu'ils ressentent physiquement, émotionnellement.

On est tour à tour dans la tête, dans la peau de chacun. Le temps d'un court chapitre, et hop, au suivant. On fait le tour des tours constamment. C'est un va-et-vient continu entre l'emplacement de chacun.

Le temps est découpé, la chronologie syncopée. La catastrophe est montrée de différents de points de vue. Elle se vit de l'intérieur, ici et maintenant.

Vous ou moi?

Ce pourrait être vous, ce pourrait être moi: c'est à cela que le livre nous ramène constamment. On ne peut s'empêcher de se demander comment on aurait réagi, ce qu'on aurait pensé, ressenti, fait, concrètement.

Rien d'anonyme là-dedans. Nous sommes dans le domaine de l'intime. Dans les petits détails qui font une vie. Et dans les liens, amoureux, familiaux, amicaux, qui donnent un sens à notre vie. La force d'Annie Dulong, ça, oui.

Il y a cette femme de 39 ans qui téléphone à son mari tout de suite après l'explosion. Il ne répond pas. Les enfants sont à l'école. Elle laisse un message: Je vous aime. Et appelle son père, qui suit les événements en direct à la télé. Non, elle ne pourra pas sortir de là, l'étage au complet est bloqué, lui dit-elle.

Il y a cette femme, mère de deux fils, mariée depuis 16 ans, employée exemplaire. Elle ne panique pas, ramasse ses effets personnels, ses dossiers importants: ça ne peut pas être grave.

Il y a Phil, bon gars, toujours souriant, maniaque d'informatique, qui a installé sa compagnie au 103e étage du World Trade Center: son rêve. Et sa femme, Hélène, qui travaille un peu plus bas dans la même tour. Elle l'appelle sur son cellulaire, pas de réponse. Que faire? Descendre pour sauver sa peau ou remonter?

Il y a cette jeune femme nouvellement enceinte de son deuxième enfant. Grossesse obtenue difficilement, grâce à un embryon implanté. Elle vit en couple avec une autre femme, l'amour de sa vie. Elle est là, elle ne peut plus bouger, elle est bloquée. Une odeur de brûlé envahit son bureau. Que se passe-t-il? Elle est comme sourde, n'entend plus rien.

Il y a celle qui, le téléphone brûlant dans les mains, parle à son mari. «*Elle a si chaud, ses bas fondent, et le sol aussi.*» Il lui dit de sortir. Sauter par la fenêtre: elle ne voit pas d'autre solution.

Il y a ce jeune homme secrètement amoureux de sa patronne qui avait résolu, ce jour-là, de rompre avec sa compagne. Et cette jeune femme dépressive qui avait préparé son suicide. Ce couple nouvellement formé, aussi, amoureux fous, dans l'extase fusionnelle.

Et ainsi de suite. Sans parler de tous les autres, autour, qui paniquent, qui crient, qui courent dans tous les sens, qui s'effondrent, qui meurent.

Le hasard en question

Il y a toute la question du hasard, qui entre en ligne de compte. La question du destin? Si un tel s'était trouvé à tel endroit, plutôt que tel autre, au moment de l'explosion? Si unetelle



SHANNON STAPLETON REUTERS

Des victimes sont évacuées des tours du World Trade Center, le 11 septembre 2001.

était partie plus tard au bureau, ce matin-là? Si, si, si...

C'est un tourbillon, ça n'arrête pas. Ça fait beaucoup de monde, peut-être trop, au début surtout, on s'y perd un peu. La structure complexe du récit ne facilite pas les choses. Mais l'émotion nous gagne malgré tout.

Et puis il y a les proches des victimes. Ceux qui attendent à la maison, qui se morfondent. Ceux qui se rendent sur les lieux au risque de leur vie. Tout cela finit par former une chaîne humaine.

Fin de la première partie. La suite? Et bien c'est la suite des choses, justement. C'est-à-dire:

l'après. L'après-11 septembre. Comment dire à son enfant que son père ne reviendra plus? Comment se résoudre à accepter la mort de son conjoint quand son corps n'a pas été retrouvé? Comment vivre avec le syndrome du survivant? Et puis: comment vivre avec la peur que cela se reproduise à nouveau?

Nous sommes dans la fiction. Et pourtant... Nous sommes en plein dedans.

ONZE

Annie Dulong
L'Hexagone
Montréal, 2011, 152 pages

LITTÉRATURE SUD-AMÉRICAINNE

Fuentes: un roman sur le temps et la cohérence

NAÏM KATTAN

Le Mexicain Carlos Fuentes est l'un des plus grands écrivains de l'Amérique latine. *Anniversaire*, son roman publié en 1969, vient de paraître en traduction française. On y retrouve les multiples préoccupations qui ont parsemé son immense œuvre.

Le récit commence par la fête d'anniversaire d'un enfant de dix ans, Georgie. Nous sommes à Londres. On attend le retour du père de son bureau d'architecte. L'histoire bifurque. Le lecteur suit un autre Georges, adulte, dans les dédales d'un labyrinthe, atterrissant dans un palais méditerranéen ou mexicain.

Nous retrouvons ensuite le jeune garçon en compagnie de sa nourrice Nuncia, qui l'affame, le persécute tout en le servant comme une esclave. Un autre Georges surgit. Il est le narrateur. Il fait l'amour avec la nourrice

après avoir ciré ses bottes. Un autre Georges, un homme, se présente. Il célèbre lui aussi son anniversaire. On devine ainsi les deux thèmes qui traversent le roman. Le dédoublement des lieux et de la personnalité. Les deux hommes s'affrontent représentant la violence et la douceur, la méchanceté et la gentillesse. Ils sont les deux visages d'une même personne qui a dix ans, qui est ensuite un adulte en pleine pratique érotique et finalement un vieillard à l'article de la mort. Il ne s'agit pas uniquement du passage du temps mais de son ambiguïté, de la simultanéité des diverses phases d'une existence.

Chacun des personnages est composite, contradictoire. Nuncia est en possession de son corps, à la fois autoritaire et servile. Les descriptions sont précises. Nous parcourons les rues de Londres et soudain nous perdons le fil. Fuentes laisse libre cours à son imagina-

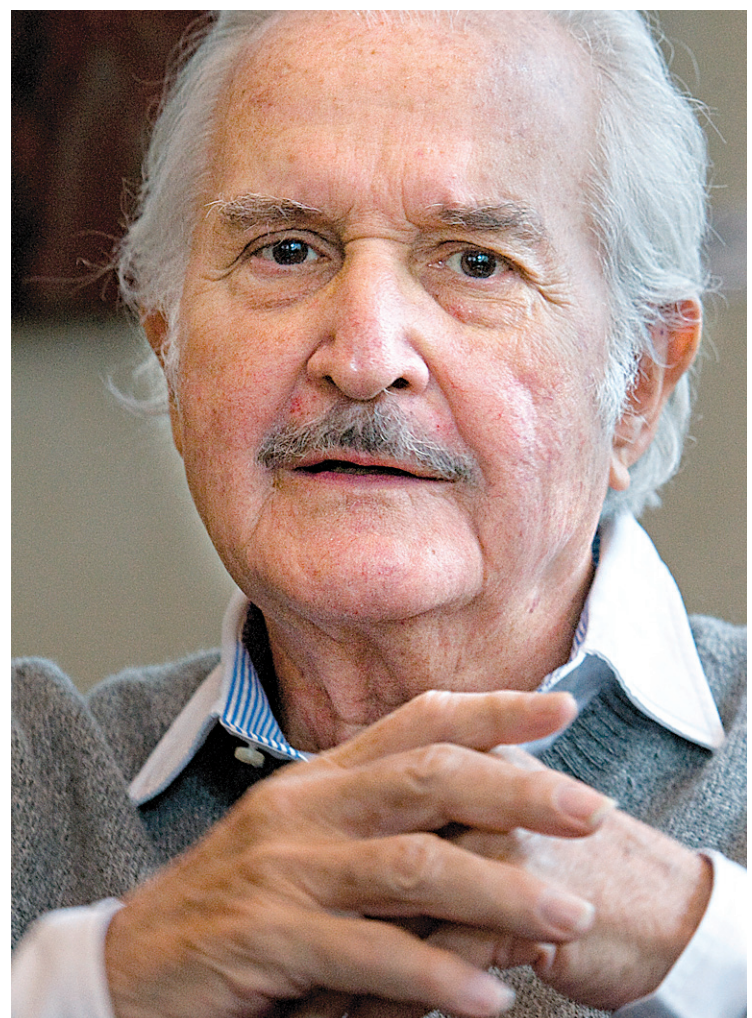
tion et à l'onirisme. La précision se mêle d'un rêve débridé.

Fuentes sait tenir son lecteur en haleine. Ce court roman est d'une grande fascination, tout en étant une réflexion sur la complexité de l'être.

Collaborateur du Devoir

ANNIVERSAIRE

Carlos Fuentes
Traduction de l'espagnol
par Céline Zins
Gallimard
Paris, 2011, 124 pages



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

L'auteur mexicain Carlos Fuentes

PALMARÈS

Du 29 août au 4 septembre 2011

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉCÉDENT (NB DE SEMAINES)

▼ Romans québécois		
1	Mémoires d'un quartier • Tome 9 Antoine, la suite	Louise Tremblay-D'Esclambre/Guy Saint-Jean 1/2
2	Bresse	Catherine McKenzie/Goélette 6/2
3	Le mois le plus cruel	Louise Penny/Flammarion Qc 2/3
4	Double disparition. Une enquête de Maud Graham	Christine Brouillet/Courte échelle 4/12
5	Ru	Kim Thuy/Libre Expression 3/10
6	Mémoires d'un quartier • Tome 8 Laura, la suite	Louise Tremblay-D'Esclambre/Guy Saint-Jean 7/12
7	Dans mes yeux à moi	Joséito Michaud/Libre Expression 5/26
8	La où la mer commence	Dominique Demers/Québec Amérique -/1
9	Au bord de la rivière • Tome 1 Baptiste	Michel David/Hurtubise 10/19
10	Les folles années • Tome 4 Eugénie et l'enfant retrouvé	Jean-Pierre Charland/Hurtubise 9/12

▼ Romans étrangers		
1	Freedom	Jonathan Franzen/Boréal 1/2
2	L'appel de l'ange	Guillaume Musso/XO 9/2
3	L'étrange voyage de monsieur Daltry	Marc Lévy/Robert Laffont 3/17
4	Le langage secret des fleurs	Vanessa Diffenbaugh/Presses de la Cité -/1
5	En votre honneur	James Patterson/Lattès 2/4
6	La confession	John Grisham/Robert Laffont 5/14
7	L'équation africaine	Yasmina Khadra/Julliard 6/2
8	Le cimetière de Prague	Umberto Eco/Grasset 7/3
9	Les neuf dragons. Une enquête de Harry Bosch	Michael Connelly/Seuil 4/14
10	Quand revendras-tu ?	Mary Higgins Clark/Albin Michel 8/15

▼ Essais québécois		
1	Landé. Le cancer de l'âme	Louise Reid/JCL 1/3
2	Troisième millénaire. Bilan final - Chroniques impertinentes	Jean-François Lisée/Alain Stanké 2/2
3	Je ne suis pas une compagnie!	Michel Perreault/Alain Stanké 9/27
4	Mafia Inc. Grandeur et misère du clan sicilien au Québec	André Cédilot/André Noël/Homme 3/45
5	À l'ombre du mur. Trajectoires et destin de la génération X	Stéphane Kelly/Boréal 7/6
6	Les vieux. La vieillesse: une merveilleuse étape de notre vie	Rose Legault/Québecor -/1
7	L'âge séculier	Charles Taylor/Boréal -/1
8	L'état du Québec 2011	Collectif/Boréal 10/2
9	Les médias sociaux 101. Le réseau mondial...	Michelle Blanc/Nadia Seraiocco/Logiques -/1
10	Montréal la créative	Marie-Andrée Lamontagne/Héliotrope -/1

▼ Essais étrangers		
1	Indignez-vous!	Stéphane Hessel/Indigène 1/32
2	Une brève histoire de l'avenir	Jacques Attali/LGF 9/27
3	Notre poison quotidien	Marie-Monique Robin/Alain Stanké 2/7
4	Y a-t-il un grand architecte dans l'Univers?	Stephen William Hawking/Odile Jacob 8/3
5	L'Amérique qui tombe	Arianna Huffington/Fayard -/1
6	Demain, qui gouvernera le monde?	Jacques Attali/Fayard 5/18
7	L'oligarchie ça suffit, vive la démocratie	Hervé Kempf/Seuil -/1
8	Les mots de ma vie	Bernard Pivot/Albin Michel 4/17
9	L'étrange. Révoltes dans les pays arabes	Tahar Ben Jelloun/Gallimard 7/3
10	M. le Président. Scènes de la vie politique 2005-2011	Franz-Olivier Giesbert/Flammarion -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 172 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

ASSOCIATION NATIONALE DES ÉDITEURS DE LIVRES

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

L'ASSOCIATION NATIONALE DES ÉDITEURS DE LIVRES CONVIE TOUTS SES MEMBRES À SON ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

Le jeudi 15 septembre 2011 à 13 h 30

L'assemblée sera précédée de l'atelier
LA PLACE DU LIVRE DANS LES MÉDIAS D'ICI

L'ANEL a invité un spécialiste de l'analyse des médias et des journalistes à se pencher sur ce sujet.

Le jeudi 15 septembre 2011 de 9 h à 12 h
Conférence d'ouverture: Jean-François Dumas, Influence communication, Culture et médias - Mesure et démesure

Suivie d'une table ronde réunissant:
Jean Fugère, chroniqueur littéraire, Première chaîne de Radio-Canada
Josée Lapointe, chef de division Lectures, La Presse
Tristan Malavoy-Racine, rédacteur en chef national, Voir
Jean-François Nadeau, directeur des pages culturelles, Le Devoir
Myriam Wojcik, animatrice-moderatrice

Tarifs: gratuit pour les membres de l'ANEL - 100 \$ non-membres
Réservations obligatoires à l'assemblée et à l'atelier.
Nolwenn Celli, celli@anel.qc.ca, 514 273-8130, poste 223

CEUX DEUX ACTIVITÉS AURONT LIEU AU
Delta Centre-Ville, Salon St-Jacques, niveau Mezzanine
777, rue University à Montréal

2514, boulevard Rosemont
Montréal (Québec) H1Y 1K4
514 273-8130 | Téléc.: 514 273-9657
info@anel.qc.ca | www.anel.qc.ca

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE QUÉBÉCOIS

La recherche d'Archibald

Arvida nous raconte avec la force du mythe des histoires de bout du monde

CHRISTIAN
DESMEULES

La quinzaine d'histoires «épouvantables et drôles» de Samuel Archibald forment un chapelet d'instantanés perdus reliés par le talent du conteur et par l'esprit du lieu. Et les «histoires de roadtrip, de petits bandits et de débiles légers» de ce premier livre prennent vie au moyen d'une curieuse alchimie proustienne.

La madeleine, ce petit gâteau aux œufs en forme de coquillage qui joue un rôle clé dans l'œuvre de Marcel Proust, est remplacée ici — noblesse oblige — par le souvenir ému des anciens Mae West et d'une bouchée de MacCroquette. Partout, sous la plume d'Archibald, né en 1978 à Arvida, se lit «la trace d'une nostalgie amère inscrite au cœur des choses».

Comment raconter? De quel droit? L'absence d'Histoire confine-t-elle au néant de la fiction? C'est un peu, en somme, l'essence de la recherche d'Archibald: comprimer ensemble le désir de s'approprier les morceaux d'histoires familiales recueillies, introduire un peu de surnaturel, fabriquer de la légende, rendre hommage au «conteur aguerri» qu'est son père.

Confronté à son incapacité d'écrire et de lutter contre l'oubli, le narrateur de l'une des dernières histoires d'Arvida finira pourtant par trouver la formule.

Et tout comme chez Proust, le dénouement prendra la forme du livre que l'on tient entre nos mains... Un livre de souvenir et d'invention au style parfois jouissant, parfois plus classique,

mais toujours vibrant d'une belle densité et d'une maîtrise absolument prometteuse.

Un lieu en dehors de l'Histoire

Pareil à une «version nordique de l'El Dorado, un rêve américain délocalisé de quelques milliers de kilomètres», Arvida condense en un seul mot, dirait-on, le lointain et le familier.

Mais la sonorité primitive est trompeuse. Le lieu est «rigoureusement en dehors» de l'Histoire. Arvida, ville industrielle du Saguenay englobée par les fusions successives, doit son nom aux initiales d'Arthur Vining Davis, le président d'Alcoa (l'usine d'aluminium qui est l'ancêtre d'Alcan et de Rio-Tinto) au milieu des années 1920.

Dans *Antigonish*, un ingénieur forestier au bord de la retraite se souvient d'un voyage de jeunesse en Nouvelle-Écosse au parfum de liberté et

d'insouciance: «L'Amérique est une mauvaise idée qui a fait du chemin», écrit-il, «une sorte de grande carte en asphalte tracée à même les terres».

Plus loin, *Amérique* raconte l'aventure broche-à-foin et peu rentable d'un trio à qui on a demandé de faire passer illégalement une Costaricaine aux États-Unis. Un projet plus vite évaporé que les lignes de coke qu'ils s'envoient dans le motel de Windsor où ils se sont enterrés. Dans *Jigai*, Archibald nous emmène au Japon où s'incarne une curieuse histoire de mutilation.

Fleuron d'un petit groupe de dégénérés d'Arvida, un faible d'esprit que tout le monde appelle Raisin accepte sans trop réfléchir de «passer» un petit caïd de quartier pour un maigre 2000 dollars (*Les derniers-nés*). *Cryptozoologie* et *Chaque maison double et duelle* mélangent à part égale le familier et l'étrange, évoquant la trace fantasmée d'un «gros chat» qui hante un coin de forêt et l'histoire d'un homme qui acquiert une vieille maison hantée par le fantôme — ou le souvenir, ce qui revient au même — de deux frères infirmes atteints d'une maladie héréditaire.

Tissu de mensonges

Tout au monde existe pour aboutir à un livre (Mallarmé). Proust l'a bien compris qui, dans *Le temps retrouvé*, posthume et dernier tome d'*À la recherche du temps perdu*, découvre le moyen de transformer la matière brute du souvenir en quelque chose de plus grand et de plus vivant que sa propre réalité.

Son narrateur se demande s'il aurait vraiment aimé rencontrer



FRÉDÉRIK DUCHESNE

Né à Arvida en 1978, Samuel Archibald habite aujourd'hui Montréal.

tous ces gens apparemment faubuleux qui arpentent les couloirs des grands romans de Balzac ou ont inspiré à Baudelaire et Sainte-Beuve certains de leurs plus beaux vers. Si «toutes les Récamier, toutes les Pompadour ne m'eussent pas paru d'insignifiantes personnes». N'est-ce pas la «magie illusoire de la littérature» qui opère?

Proust encore: «La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature.»

Qu'importe, en effet, que Raison Tremblay, Big Lé, Minou, Jambon ou les frères Bezeau aient réellement existé! Ces silhouettes fugitives d'hommes solitaires et taiseux, poursuivis par l'échec comme par des nuées de mouches noires, ne seront jamais mieux découpées que dans les «méchantes menteries» de Samuel Archibald, qui nous sert ici, mine de rien, une véritable leçon de fiction.

Et si le caractère forcément décousu des «histoires» atténué

un peu la puissance de tir de l'écrivain — un roman fabriqué de la même matière aurait eu, il me semble, une ampleur plus considérable —, il reste qu'Archibald nous raconte avec la force du mythe des histoires de bout du monde.

Collaborateur du Devoir

ARVIDA

Samuel Archibald
Le Quartanier
Montréal, 2011, 322 pages

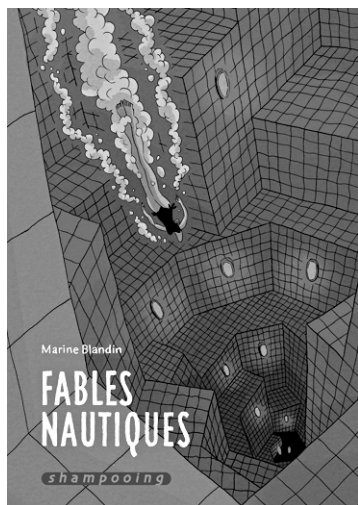
LITTÉRATURE JEUNESSE

J'suis tombé au fond de la piscine

FABIEN DEGLISE

Ce qui devait arriver arriva. En construisant un méga-super-complexe aquatique sur un ancien cimetière pour petits animaux de compagnie, les promoteurs du Nautiland — c'est son nom — ne pouvaient pas s'attendre à simplement y divertir les masses dans l'humidité et la sainte paix. Que non!

Entre nageurs et nouilles — le tube en mousse qui permet de flotter —, entre plantes vertes et abysses, l'espace a bien trop de tonalités loufoques pour ça, avec sa faune étrange, composée de nymphes dans la baignoire à remous et de cette petite vieille qui de temps en temps vient jeter une carotte dans la grande baignoire... pour son lapin qui s'appelle Moutte. Un monde délirant dans lequel s'amuse allègrement la jeune bédéiste Marine Blandin, dans



Fables nautiques (Shampooing), qui vient de sortir.

L'objet littéraire tombe pile-poil dans le présent estival avec son environnement drôlement instable où tout, et surtout n'importe quoi, peut se produire. En énumérant, dans le désordre, des membres de l'équipe de water-polo disparaissent avant

une compétition, un petit gars est sauvé par une baleine dans la piscine à vagues, le bassin de plongée n'a pas de fond, des fantômes vivent au fond de la piscine centrale... Et bien sûr, personne ne semble trop s'en offusquer.

Amateur de vraisemblance, s'abstenir. Ce récit plus que fictif, signé par une auteure en ascension de la trempe d'Eva Rollin ou encore de Lisa Mandel — la mère de la génialissime série *Nini Patalo* (Glénat) —, n'en contient pas une once. Mais il déborde par contre de situations burlesques, de dialogues saugrenus, de scènes extravagantes qui se dévoilent, page après page, tout en couleur, dans un découpage précis et surtout avec des personnages totalement loufs qui finissent malgré tout, dans ce bric-à-brac improbable, à faire remonter à la surface toute leur humanité. Et c'est déjà beaucoup.

Le Devoir

FABLES NAUTIQUES

Marine Blandin
Shampooing
Paris, 2011, 142 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Du récit de voyage

GUYLAINE
MASSOUTRE

Premiers arrivages de la rentrée: déception. On aimerait avoir aimé *Rouler* de Christian Oster, pour son errance sur les petites routes de France et pour sa signature chez Minuit, où Oster décrochait le prix Médicis (*Mon grand appartement*, 1999). Certes, *Rouler* pose une bonne question: est-il possible de se perdre entre Paris et Marseille, quand huit heures d'autoroute suffisent à gagner le sud?

Voyons voir. Sur les voies secondaires, son personnage se lance et s'égaré. Comme les beatniks des glorieuses années de la révolution fleurie, il va à l'aventure, sans but, ni domicile, ni lendemain. Ce pourrait être un conte. Le hic, c'est que malgré de bons ingrédients — rencontres énigmatiques, bois sombres, château, présence du rêve et de la mort —, le récit reste étale sur son projet de fond: dire une révolte larvée dans un grand vide intérieur.

Qu'est-ce donc qui a changé, depuis la vague de Kerouac dans *Sur la route* à Jacques Poulin dans *Volkswagen Bleues*?

Depuis l'invention du roman de la route, il est aisé de nomadiser, mais ardu d'être libre. Rock an' roll, comme injonction, électrisait le message, berce-toi et roule. Dans le rituel de l'automobile, berceau bondissant, s'épanchait la créativité et la démesure, l'invention positive de soi en posture alternative. Ce jeune Américain, héros d'un roman d'apprentissage, vivait la géographie du grand continent comme l'espace frénétique du refoulé libéré: il haïssait sa famille, ses attaches et valeurs, pour cause d'étroitesse, de pauvreté, de conformisme et de prévisibilité.

Des questions

Reprenons la lecture, la curiosité de la lectrice étant au rendez-vous: que va-t-il se passer? Le conducteur prend des autostoppeurs; il se perd en forêt et se tort la cheville, un ermite le soigne; il roule avec une femme qui quitte brusquement son mari et finit par squatter chez lui; il roule encore, quand survient un ex copain qu'il ne reconnaît pas et qui l'entraîne dans un logis de luxe; un touriste inconnu y meurt, non sans avoir souligné que notre routard est incapable de lâcher prise et de voir Marseille comme un port, lieu par excellence pour se jeter à l'eau.

Bref, il n'y a ni début ni fin, ni origine ni dénouement. Où est donc le risque de l'écriture? Si l'absurde y rate le rendez-vous, si la magie aussi, seuls l'oisiveté et l'ennui demeurent. Difficile, dira-t-on, de faire un bon livre avec si peu de matière. Non qu'il n'y ait de jolies phrases impressionnistes, du vague dans le ressenti, dans le paysage, dans la géographie arpentée, nommée et révélée dans des arrières zones.

L'ordinaire domine, même dans le style. Alors, pourquoi cette histoire sans défi, ni intrigue, ni résolution existentielle? Pourquoi reprendre la question du roman de la route, si, de toute évidence, et faute de renouveler le genre, c'est pour ne pas y répondre?

Des réponses

Ce personnage déphasé, en quête d'identité et d'espace vierge, nous renvoie au vide dans

l'espace de tous les (re)commencements. Oui, y sont effacés les repères et la possibilité d'une utopie, ici le contraire d'une île (la noirceur ironique d'un Houellebecq y serait vaine et superflue). Ce personnage neutre, grand adolescent irresponsable et creux, refuse d'être l'Européen typique, riche de racines et de civilisation, et son rêve américain, omniprésent mais non dit, lui est aussi refusé.

Face à lui-même, il erre en quête d'un éden auquel il ne croit plus; s'il croise des autochtones, ce ne sont qu'alter ego — le sauvage, le père, le châtelain, la demoiselle — qui, figures de l'inconscient, sont expurgées de violence innée. Même cette opacité lui est refusée. Ce routard n'est donc ni James Dean, ni le Steinbeck de *Travels with Charley*, à bord de son «camper» baptisé Roccinante. Il est prisonnier du connu, des voies sans issues.

Ce constat d'échec porte ce marginal à ne plus savoir qui habite dans son logement, à perdre son but, à ne franchir ni limite ni frontière, à ne goûter ni l'action ni le rêve. C'est un être prisonnier, sans l'inspection d'*On the road*, ni la folie des beatniks, ni l'émancipation de Whitman.

Que reste-t-il de ces légendes? De drôles de romans nostalgiques, comme *La Légende des fils*, du médecin écrivain Laurent Seksik, récit anachronique d'une de ces vies de vedette, où le personnage — un jeune Américain — est aux prises avec une mère sainte et un père violent, et qui finit par se jeter sur la route pour y vivre un miraculeux accident. Pour le coup, c'est un conte déjà vu, qui fait apparaître notre époque: tous y idéalisent le passé, certains plus pessimistes que d'autres. Facile, non?

Collaboratrice du Devoir

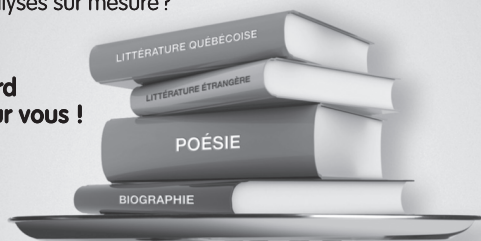
ROULER

Christian Oster
L'Olivier
Paris, 2011, 176 pages

LA LÉGENDE DES FILS

Laurent Seksik
Flammarion
Paris, 2011, 189 pagesGaspardTMLE TOUT NOUVEAU SERVICE
D'ANALYSE DE VENTES
DU LIVRE FRANCOPHONE!

Vous cherchez...

Des palmarès inédits dans plus de 20 catégories?
Des statistiques hebdomadaires, mensuelles, annuelles?
Des analyses sur mesure?Gaspard
est pour vous!POUR EN SAVOIR PLUS,
COMMUNIQUEZ AVEC NOUS
SANS TARDER.

BTLF

www.btlf.qc.ca
www.gaspardlivres.com
514 288-0991LANCEMENT DU N° 130
DE LA REVUE
MCEBIUSREINVENTER
LE 11 SEPTEMBRELe mercredi 21 septembre
de 17 h 30 à 19 h 30
à la librairie

Le Port de tête

262, avenue du Mont-Royal Est
(Métro Mont-Royal)UN NUMÉRO PILOTÉ PAR
ANNIE DULONG
ET
ALICE VAN DER KLEI

www.revuemoebius.qc.ca

triptyque@editiontriptyque.com
Tél.: 514.597.1666

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Une autre dimension de Montréal

Un nouveau roman de la romancière anglophone Ann Charney

MICHEL LAPIERRE

Ellen apprend à Mark qu'elle est apparentée au père de la psychanalyse, sur qui il prépare une thèse de doctorat. Il s'écrie: «Tu veux dire que, tout ce temps-là, je couchais avec une descendante de Freud! Des coups à rendre un garçon impuissant!» Sa réaction se justifie d'autant plus que l'adolescente écrira une nouvelle sur une morte, jeune et belle, sorte de double d'elle-même, dont elle n'a vu qu'une sandale blanche tachée de sang...

Nous sommes à Montréal en 1961, une année avant que ne se termine l'initiation d'Ellen à la vie et au monde, histoire commencée à huit ans en 1952 et narrée dans *La Petite Cousine de Freud*, d'Ann Charney. Comme son héroïne, la romancière a vu le jour en Pologne, est de souche juive et a grandi dans la métropole. Le livre est traduit de l'anglais.

En plus de la sandale de la jeune automobiliste happée par le train Montréal-New York qu'elle prend pour rendre visite à ses cousins de Long Island, un soutien-gorge gonflable, acheté rue Sainte-Catherine, fait partie de l'arsenal tragicomique qu'Ellen déploie pour explorer les mystères de la sexualité. Le sous-vêtement produit un effet surprenant, «aussi immatériel» que des «bouffées d'air enfermées dans du caoutchouc», sur les garçons qui dansent avec elle!

Dès 16 ans, Ellen fait de la sexualité la voie initiatique de la connaissance et l'expression des désirs les plus secrets. Séducteur d'un seul jour, le froid Peter, l'ami de ses cousins américains, la dépucelle, presque à sa demande, dans une chambre de l'hôtel Windsor, et, plus tard, Mark, l'admirateur de Freud, devient pour des mois son «amant redoutable» à cause, selon elle, de la vive intelligence qu'il possède.

Ann Charney réussit à humaniser l'érotisme avec humour en unissant la chair et l'esprit. Elle introduit ainsi dans notre littérature une sensibilité laïque d'origine juive. Cette dimension méconnue de Montréal à ses racines en Europe centrale et se prolonge dans toute l'Amérique du Nord. Ellen l'incarne.

Encore enfant, l'héroïne trouve inexplicable qu'en 1953 son



©JOYCE RAVID

Née en Pologne, Ann Charney a grandi et vit à Montréal.

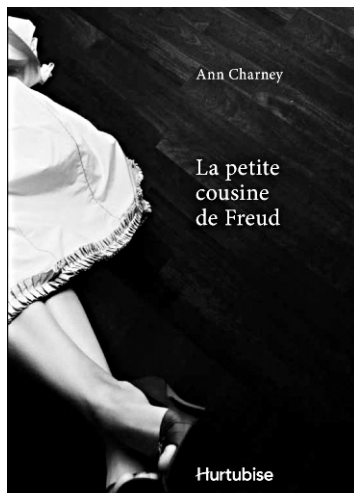
institutrice, Miss Gordon, après avoir fait installer en classe un téléviseur, pleure lorsque Elisabeth, sur le point d'être couronnée reine, s'agenouille à Westminster «devant un monsieur coiffé d'un drôle de chapeau». Adolescente, elle a conscience, avec des amies, d'une chose plus naturelle: une manifestation où, sur une pancarte, on lit: «Maîtres chez nous.» Elle comprend qu'il faut parler français à Montréal.

En marge de la plupart des gens, Ellen éprouve de la fierté à se sentir beatnik, pareille à la fille et au garçon qu'elle voit à New York, dans Greenwich

Village, en train de se caresser sans pudeur. En 1962, aux États-Unis, Peter, l'ancien conformiste, ressemble à un beatnik, danse le twist, mais ignore qu'Ellen représente le Montréal de la nouvelle Amérique, celle qui, par la révolution des mœurs, vient à peine de naître.

Collaborateur du Devoir

LA PETITE COUSINE DE FREUD

Ann Charney
Hurtubise
Montréal, 2011, 400 pages

ESSAI

Shakespeare était-il italien?

Dans un nouveau livre, le Montréalais Lamberto Tassinari affirme que Shakespeare était en fait John Florio, un traducteur et lexicographe d'origine italienne, connu pour ses traductions de Montaigne! Entrevue.

PHILIPPE COUTURE

Ainsi donc, William Shakespeare n'était pas un Anglais pur jus? Voilà une révélation qui, si elle était validée par un certain nombre de chercheurs, aurait l'effet d'une petite révolution dans le monde littéraire. C'est le combat que mène le Montréalais Lamberto Tassinari, ex-professeur de littérature italienne qui est convaincu que le vrai Shakespeare est John Florio, lexicographe et traducteur connu pour sa grandiloquente traduction de Montaigne. Il tente de le prouver dans *John Florio. The Man Who Was Shakespeare*, un essai qu'il a publié sous l'étiquette Giano Books, d'abord en italien puis en anglais, et qui se cherche un éditeur francophone.

Est-ce donc un nouveau chapitre de l'histoire houleuse de la recherche d'identité du grand Shakespeare? Difficile de croire, en effet, que l'auteur d'une œuvre aussi érudite ait été l'acteur élisabéthain dont la biographie, même si elle est trouée de partout, ne dissimule pas des origines fort modestes et une trop courte scolarité. On a donc, suivant les époques, voulu croire que les textes de Shakespeare étaient plutôt l'œuvre de Christopher Marlowe, de Francis Bacon ou du comte Edouard de Vere. Aucune de ces hypothèses n'est toutefois soutenue par des preuves solides.

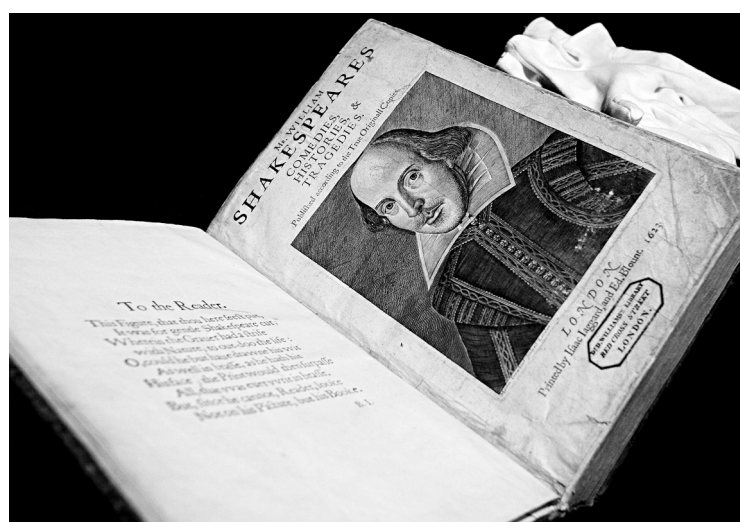
Alors, ce John Florio, qui est-ce? Pas tout à fait un inconnu, et l'idée qu'il puisse avoir influencé

Shakespeare ou que son père, Michel Angelo Florio, ait écrit certaines des pièces du Barde était déjà discutée dans les années 30. Né en Angleterre de ce père italien juif qui s'est converti au protestantisme, Florio était un intime de Jacques I^{er}. «Les Florio, explique Lamberto Tassinari, vivaient dans le métissage linguistique. Toute la confusion religieuse, culturelle et linguistique de l'enfance de John Florio se trouve dans l'œuvre de Shakespeare.»

L'italophilie de Shakespeare

C'est le premier argument, certes discutable, mais qui mène rapidement à un autre constat: l'italophilie de Shakespeare et sa connaissance pointue de la *commedia dell'arte* sont indéniables. «À une époque où l'Angleterre n'était pas culturellement très avancée, il est peu probable que le comédien Shakespeare ait pu connaître toutes ces choses. Mais bien sûr, c'est une Italie bien différente de celle d'aujourd'hui que Florio met en avant, il propose une vision érudite de l'Europe au sens large, dont l'Angleterre élisabéthaine était bien loin. Florio se donnait comme mission d'élever la langue et la culture anglaise.»

C'est d'ailleurs en parcourant le dictionnaire italien-anglais de Florio, ainsi que ses manuels de conversation et son incontournable traduction des *Essais* de Montaigne, que Tassinari a eu la puce à l'oreille. A cause de la langue de Florio, trop semblable à celle de Shakespeare pour



DYLAN MARTINEZ REUTERS

Première édition des pièces de Shakespeare datant de 1623

ignorer les interrelations entre eux deux. Certes, on peut postuler que Florio a tout simplement influencé Shakespeare, mais Tassinari n'en croit pas un mot. «C'est impossible qu'aient existé en même temps en Angleterre deux aussi grands génies du verbe», lance-t-il, convaincu.

Ainsi, Tassinari répertorie dans les écrits de Florio des centaines d'expressions, de mots et d'idées qui sont connus pour être typiquement shakespeariens. «En 1925, poursuit-il, George C. Taylor publiait d'ailleurs Shakespeare's Debt to Montaigne, un essai dans lequel il identifie, dans la traduction florentine de Montaigne, des phrases complètes ayant été reprises par Shakespeare: même vocabulaire, même style, et aussi même étrangeté grammaticale. Shakespeare écrivait en effet un anglais non standard, souvent excessif.»

Il n'en faut pas plus à Tassinari pour conclure que c'est le résultat du métissage de l'italien et de

l'anglais dans lequel aurait baigné Florio, ce qu'il explique davantage dans son livre.

«Et il y a plus», dit encore Lamberto Tassinari. *L'utilisation massive de proverbes, les répétitions et les calembours: tout chez Florio évoque Shakespeare. Alors, je pense qu'il faut se pencher sérieusement sur le cas. Et les universitaires, hélas, ne veulent rien savoir; c'est un milieu très conservateur. Il faut du courage, et je souhaite ardemment que quelqu'un de courageux donne suite à mes recherches.* L'enquête est ouverte...

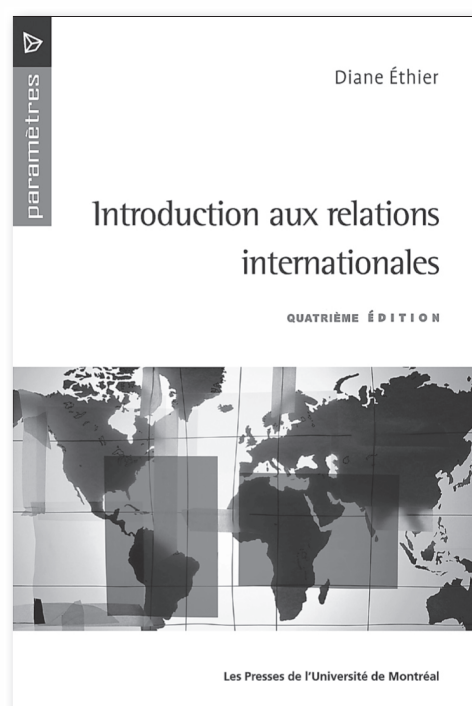
Collaborateur du Devoir

JOHN FLORIO. THE MAN WHO WAS SHAKESPEARE

Lamberto Tassinari
Editions Giano
Montréal, 2009, 386 pagesVoir aussi le site Web www.johnflorio-is-shakespeare.com

Diane Éthier

Les relations internationales expliquées dans un langage clair et concis.



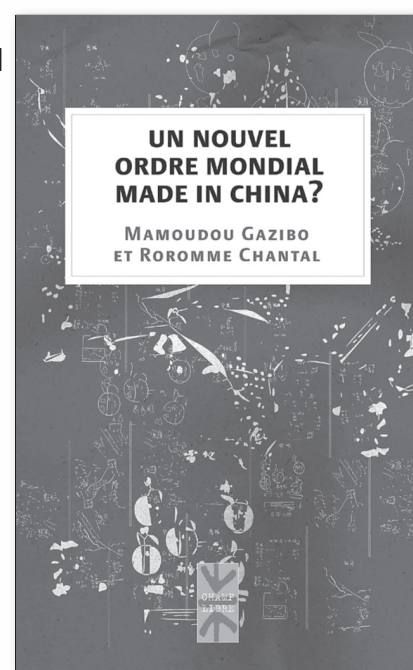
Alain Noël et Jean-Philippe Thérien

«Cet ouvrage fait la brillante démonstration que le clivage gauche-droite est universel et parfaitement contemporain.»

Louis Cornélius
— *Le Devoir*

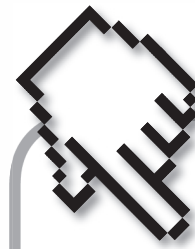
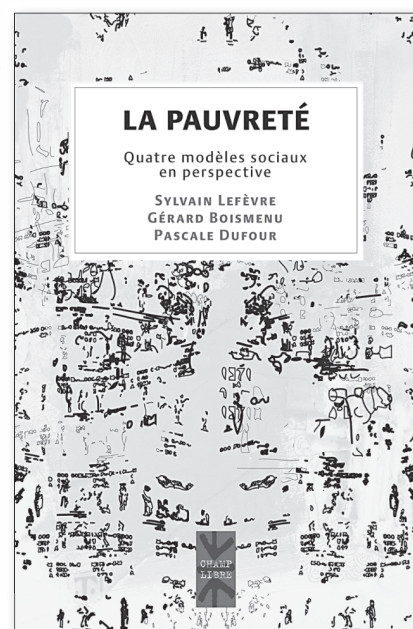
Mamoudou Gazibo et Roromme Chantal

«Un excellent petit précis.»

François Brousseau
— *Desautels*

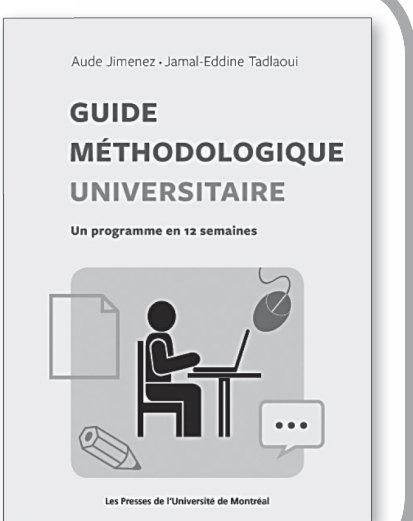
Sylvain Lefèvre, Gérard Boismenu et Pascale Dufour

Quatre modèles sociaux en perspective pour comprendre le phénomène de la pauvreté et les raisons de sa persistance dans le monde.



Aude Jimenez et Jamal-Eddine Tadlaoui

Un programme en 12 semaines pour réussir votre rentrée!

Les livres des PUM maintenant disponibles en version numérique sur le site Web www.pum.umontreal.ca

PUM

Les Presses de l'Université de Montréal

Université de Montréal

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Michel Jean en mission



LOUIS CORNELIER

Avant de devenir coanimateur de l'émission *J.E.* au réseau TVA en 2005, Michel Jean a été journaliste à Radio-Canada. À ce titre, il a couvert plusieurs événements marquants comme la tragédie des Éboulements en 1997, les attaques du 11 septembre 2001, la guerre en Irak et la crise haïtienne de 2003, ainsi que le tsunami dans l'océan Indien en 2004. Jean a raconté ces expériences et quelques autres, en 2008, dans *Envoyé spécial* (Stanké). Cet ouvrage, un des meilleurs livres sur le journalisme parus au Québec ces dernières années, paraît cette saison, sous une belle couverture, en édition de poche aux éditions 10/10.

Journaliste, Michel Jean est aussi romancier et maîtrise l'art du récit. Dès les premières pages d'*Envoyé spécial*, le lecteur est plongé dans une atmosphère empreinte à la fois de gravité et de fébrilité. Des dentiers, des perruques, des montres et des bijoux gisent sur le sol, près des cadavres. «*Même si la perspective de me retrouver face à autant de victimes est loin de me réjouir, avoue Michel Jean, je suis fébrile. L'adrénaline coule dans mes veines. Comme l'a déjà dit mon ancien patron, nous, les journalistes, sommes comme les médecins. On ne souhaite pas que les gens tombent malades. Mais c'est quand ils le sont que nous pouvons opérer.*»

Nous sommes alors en 1997, année de la tragédie des Éboulements, lors de laquelle 43 membres du Club de l'âge d'or de Saint-Bernard, en Beauce, et un chauffeur d'autobus ont trouvé la mort. Pour illustrer le travail du journaliste, Jean joue du contraste entre l'énergie que doit déployer ce dernier pour faire son travail et l'atmosphère funèbre qui règne sur les lieux.

Cet épisode, raconté d'émouvante façon, donne le ton à l'ouvrage. La méthode de Michel Jean consiste à revenir sur ses principales missions à l'étranger, pour nous remettre en mémoire certains des faits marquants de l'actualité internationale des quinze dernières années, et à insérer dans ses récits des considérations sur le métier de journaliste. Le résultat est un livre captivant qui se lit comme un roman d'aventures vraies et comme une introduction au journalisme.

Quand il évoque, par exemple, sa couverture des événements du 11 septembre 2001, Jean en profite pour rappeler l'importance du travail des

rechercheurs et la nature profondément humaine, c'est-à-dire émotive, du travail journalistique. À New York, après sa journée de travail, Jean regarde l'effondrement des tours qui passe en boucle à la télé. «*Étendu en silence dans une chambre sans lumière, écrit-il, je regardais la télé pendant que des larmes coulaient lentement de mes yeux.*»

La fonction d'envoyé spécial réclame pourtant des nerfs à toute épreuve. En 2003, Jean couvre la crise haïtienne. En théorie, il reste encore deux ans au mandat d'Aristide, mais le pays est dans une situation de quasi-guerre civile. À Port-au-Prince, dans la rue, le journaliste aperçoit une bande de «chimères», des jeunes féroceusement partisans d'Aristide. Avec son caméraman, il s'approche pour les interviewer. La situation est tendue. Le chef de la bande, drogué, semble sur ses gardes. «*Ses yeux se resserrent, se durcissent, raconte Jean. Il met sa main droite dans son dos et, d'un geste vif, sort un pistolet. En une seconde, l'arme est pointée sur mon visage, directement sur moi.*»

Le journaliste, malgré tout, poursuit sa mission. L'affaire, explique-t-il, n'est pas facile. En plus d'avoir à supporter cette tension, il doit faire comprendre aux téléspectateurs les grands enjeux de la situation sociopolitique haïtienne en deux-trois minutes, alors que lui-même n'en est pas un spécialiste. Il est bien conscient, de plus, que «*la caméra déforme parfois la réalité*» et qu'il «*arrive qu'en se fixant sur une partie de la réalité et en ignorant le reste, elle amplifie les événements, les situations*» ou, dans d'autres cas, n'arrive pas à communiquer le degré d'intensité. Il faut bien, pourtant, essayer de dire et de montrer le réel.

Après de multiples tentatives, Jean finit par obtenir une entrevue avec Aristide. Ce dernier lui remet alors une carte professionnelle. «*Quel président a besoin d'une carte professionnelle, s'étonne Michel Jean. À qui peut-il bien les donner? [...] J'imagine que cet homme-là a besoin de se convaincre qu'il est bel et bien président.*» Le bon journalisme consiste aussi à épingle l'anecdote révélatrice.

En 2004, Michel Jean couvre les ravages du tsunami. Il choisit de le faire à partir du Sri Lanka, parce que «*trois cent mille Tamouls d'origine sri-lankaise vivent au Canada*». En 2006, il est envoyé au Liban, bombardé par Israël. Pour accrocher les téléspectateurs québécois, il traite des événements en racontant l'histoire des El-Akhras, une famille montréalaise en vacances au Liban dont sept membres ont péri sous les bombes. L'angle local, explique-t-il, donne du sens à des événements qui peuvent nous paraître étrangers. «*À travers ce drame humain qui les touchait, note le journaliste, les Québécois portaient un regard nouveau sur la crise. Un événement sans portée historique leur ouvrait les yeux.*»



ROBERT ETCHEVERRY

Le journaliste Michel Jean a travaillé à Radio-Canada et à TVA.

En 2008, pour *J.E.*, Michel Jean mène une enquête sur le tourisme sexuel en Thaïlande, qui attire notamment, faut-il le rappeler, des pédophiles québécois. Pour découvrir la situation des victimes de ce commerce humain toléré par les autorités thaïlandaises, le journaliste se fait passer pour un client et utilise une caméra cachée. «*Dans certains cas, se justifie-t-il, l'utilisation de procédés clandestins est la seule façon pour les journalistes d'obtenir l'information désirée, de faire la démonstration voulue. C'est une formule que je n'utilise jamais gratuitement.*» Devant la candeur de la jeune prostituée qu'il rencontre, Jean ne cache pas son malaise. «*Des deux, écrit-il, c'est moi, avec mes caméras*

dissimulées pointées sur elle, qui cache mon jeu.» Mais comment faire autrement pour mettre au jeu le scandale du tourisme sexuel?

Recueil de récits vrais et forts qui nous entraînent au cœur du tumulte du monde, *Envoyé spécial* est le livre d'un aventurier et missionnaire de l'information qui, selon la formule de TERENCE, sait que rien de ce qui est humain ne nous est étranger.

louisico@sympatico.ca

ENVOYÉ SPÉCIAL

Michel Jean
10/10
Montréal, 2011, 264 pages

TÉMOIGNAGES

Simplicité volontaire ou obligée

MICHEL LAPIERRE

Un adepte de la simplicité volontaire souhaite, dit-il, «être enterré de manière simple et écologique». Non à l'enterrement traditionnel, parce qu'on embaume avec un liquide toxique «risquant de contaminer la nappe phréatique». Non à la crémation, parce qu'accompagnée de gaz et d'électricité elle gaspille beaucoup d'énergie. Par son humour, ce jusqu'au-boutisme donne, de biais, à une pensée déjà sérieuse le poids de la vie et de la mort.

Signé Dominique d'Anjou, il s'insère parmi les témoignages et autres textes que Diane Gariépy a réunis dans *Nous, de la simplicité volontaire*, manifeste auquel ont collaboré une quarantaine d'opposants québécois aux outrances de la consommation. Il est loin de trahir le si beau précepte de Gandhi: «*Vivre simplement pour que d'autres puissent simplement vivre.*»

L'un des collaborateurs du livre, Serge Mongeau, médecin et essayiste de gauche, a lancé au Québec, en publiant *La simplicité volontaire* dès 1985, un mouvement qu'avaient illustré, aux États-Unis, Duane Elgin (1981) et d'abord Richard Gregg (1936), un ami et disciple du Mahatma. Il soutient que la Terre ne peut «supporter une exploitation sans cesse croissante et illimitée de ses ressources» et que les principales victimes de la surconsommation des pays riches sont les pays pauvres, fournisseurs de matières premières.

La croissance démesurée d'une partie du globe au détriment d'une autre entraîne, en plus d'un déséquilibre de la nature, une aggravation de l'inégalité sociale. C'est la conclusion percutante que les réflexions de Mongeau et de

ses disciples nous permettent de tirer.

D'Épiqueure à Thoreau

Conséquence d'une mondialisation d'esprit états-unien, la diminution des ressources et le réchauffement de la planète laissent présager des conflits internationaux. La prospérité de l'Occident devient si fragile que la simplicité volontaire pourrait, à cause d'une «*décroissance économique*», s'y changer, comme le prévoit Mongeau, en «*simplicité obligée*». L'avenir conduirait à un antagonisme entre les États très pauvres et les États appauvris...

«*Simplifiez votre vie, les lois de l'univers seront plus simples; la solitude ne sera pas solitude, la pauvreté ne sera pas pauvreté*», ces mots admirables d'Henry David Thoreau (1817-1862), à qui se réfère sans le citer l'un des meilleurs artisans du manifeste, Dominique Boisvert, sont d'actualité. On doit les joindre à une idée profonde d'Épiqueure (341-270 av. J.-C.): «*Il ne faut pas forcer la nature, mais la persuader.*» Un autre collaborateur, Jean-Luc Héty, souligne l'importance de ce philosophe grec.

Si des mots-clés comme «compostage», «nourriture biologique», «récupération», «bricolage» font parfois sourire, préférer l'essentiel aux détails, en cherchant l'équilibre entre l'adaptation à la simplicité de la nature et l'humanisation délicate de la nature, serait le premier pas à faire pour éviter la catastrophe.

Collaborateur du Devoir

NOUS, DE LA SIMPLICITÉ VOLONTAIRE

Diane Gariépy
Écosociété
Montréal, 2011, 184 pages

BEAUX LIVRES

Dans l'imaginaire d'un drôle d'oiseau de nuit

FABIEN DEGLISE

Le collectif new-yorkais Wooster, qui célèbre l'art urbain, l'a un jour auréolé du titre enviable «*d'artiste des artistes*». Près d'une décennie après ses premiers pas dans cet univers marginal, qui se construit la nuit, au pochoir, dans les rues, le Montréalais Peter Gibson donne aujourd'hui une nouvelle dimension à sa carrière et à la complexité de son œuvre en produisant... un bouquin.

Roadsworth (Goose Lane) — c'est son titre, qui reprend au passage son nom d'artiste — propose, en images et en textes, une plongée dans l'imaginaire décalé de ce drôle d'oiseau de nuit qui, au milieu des années 2000, a laissé sa marque sur le bitume de Montréal. Comment? En détournant à des fins artistiques, avec finesse et intelligence, les bandes de trottoir, le marquage au sol, les bouches d'égout... Avant d'aller le faire ailleurs sur la planète.

Le Montréalais de base s'en souvient: Gibson a, avec ses pochoirs et ses canettes de peinture, transformé des passages piétonniers en empreintes de géant, en chandelles, en tapis rouges de soir de gala ou en cartouches de fusil. Il a posé des fermetures-éclair sur les

© ROADSWORTH 2011/GOOSE LANE
Illustration tirée de l'album Roadsworth

lignes jaunes, dessiné des ciels prêts à couper le pointillé des lignes blanches. Il a aussi joué avec des bouches d'égout, pour en faire sortir des poissons, des requins, ou tout simplement pour les déguiser en siphon de bain — avec bouchon — et, bien sûr, en vrai, tout comme en photo, le résultat fait toujours sourire.

En guise de préface, Scott Burnham résume: Roadsworth, c'est un être à part, en «*sympiose avec l'environnement*

urbain», capable de «valoriser les cicatrices» de l'asphalte et surtout d'amener le citadin à prendre conscience de son environnement, en recomposant à son insu la grammaire urbaine.

En 400 clichés, le livre retrace donc l'histoire de ces interventions artistiques atypiques et toujours surprenantes en zone urbaine. L'objet littéraire revient aussi sur l'événement qui a mis un terme à l'aventure, dans sa forme originale du moins: le 29 novembre 2004, vers 4 heures du matin, l'artiste se fait mettre le grappin dessus par la police, comme un vulgaire graffiteur, à l'angle Rachel et Saint-Denis. Il a de la peinture sur les mains, des pochoirs dans le dos et il va être traîné devant les tribunaux par l'administration municipale. «*L'arrestation, c'a été énorme, écrit-il. C'a changé toute mon démarche.*»

Une entente hors cour plus loin, Roadsworth, qui aimait franchir la ligne avec ses créations, de d'abord s'exiler, aux

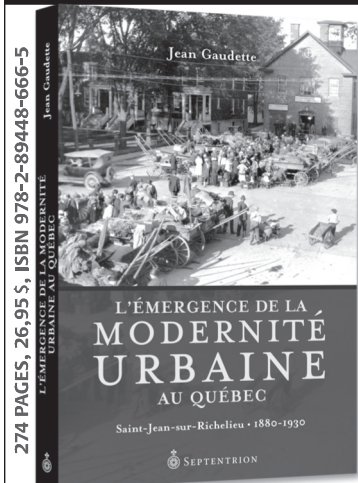
États-Unis, en France et en Allemagne, pour poursuivre ses méfaits à la bombe de peinture, avant d'entrer dans un chemin mieux balisé avec des créations commandées par des organismes, posées sur le sol lors d'événements publics ou pensées pour des espaces privés, à la demande des propriétaires. Un changement de cap qui vient compléter ce «manuel» du Gibson mystificateur qui, sur 210 pages, expose, détaille et donne aussi parfois l'impression d'expliquer ce qui, forcément, ne peut pas l'être: «*Je ne suis pas toujours sûr de savoir ce que je fais, écrit l'artiste. Des fois, c'est pour jouer ou pour essayer de surprendre. Je veux que les gens prennent ça comme ils le veulent. C'est la beauté de l'art.*» Et c'est déjà beaucoup.

Le Devoir

ROADSWORTH

Peter & Bethany Gibson
Goose Lane
Fredericton, 2011, 210 pages

MÉCHANTS CHANGEMENTS



La période s'étendant de 1880 à 1930 marque une évolution foudroyante de plusieurs aspects de la vie quotidienne au Québec. Nous assistons à une accélération des progrès qui ont permis l'avènement de l'automobile, l'utilisation de l'électricité, la réfrigération, la médicalisation des hôpitaux, l'invention de la radio et bien d'autres choses encore.

274 PAGES, 26,95 \$, ISBN 978-2-99448-666-5

AUSI DISPONIBLE EN FORMAT PDF

FEUILLETAGE EN LIGNE: 3141

SEPTENTRION.QC.CA

LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Canada Council
For the ArtsConseil des Arts
du Canada

35^{ème} anniversaire

L'ÉCHANGE

713 MONT-ROYAL EST

LIVRES CD DVD
BLU-RAY BD JEUX VIDÉO

D'OCCASION

Ouvert 7 jours de 10h à 22h

Mont-Royal, 514-523-6389